VICARIAT DU MACKENZIE

Les Esquimaux du Vicariat apostolique du Mackenzie

I. Habitat.

Les Esquimaux dépendant du Vicariat Apostolique du Mackenzie vivent entre le 102e méridien de Greenwich et le 142e, et occupent le littoral et les îles de l'Océan Arctique.

Sur la terre ferme, ils parcourent une lisière absolument déserte, comme le dit son nom, *Barren Land*, laquelle varie beaucoup en largeur de l'Ouest à l'Est, jusqu'à atteindre 200 ou 300 milles à l'est du Grand Lac d'Ours, et beaucoup plus encore lorsqu'on se rapproche de la Baie d'Hudson. En général nos Esquimaux sont loin de descendre vers le Sud plus bas que le Cercle Arctique, excepté à l'Est du Grand Lac d'Ours, où ils se rapprochent parfois sensiblement du 65e degré de latitude, tandis que ceux du Vicariat voisin de la Baie d'Hudson vont considérablement plus vers le Sud (1). Vers le Nord, nos Esquimaux ne semblent pas dépasser ordinairement le 73° ou le 74° degré de latitude, sur l'île de Victoria et l'île de Banks.

En tirant une ligne du Nord au Sud, sensiblement correspondante au 120° méridien, nous divisons nos Esquimaux en deux groupes notablement différents de langue, de coutumes et de degré de civilisation :

1. — Les Esquimaux de l'Ouest, qui habitent le Delta du Mackenzie et la Côte jusqu'aux alentours de la Pointe Pierce, 123° degré.

(1) La mission esquimaude la plus au Sud du Vicariat de la Baie d'Hudson, Cap Esquimau, est située au 61° degré, à la hauteur du Grand Lac des Esclaves, ou, en Europe, des Iles Faroer.

Ce sont plutôt des métis, issus pour la plupart des anciennes races indigènes de l'Alaska et des baleiniers, qui, il y a une quarantaine d'années, firent leur quartier général de l'île de Herschel, à l'Ouest du Delta du Mackenzie.

2. — Les Esquimaux du cuivre, ou Esquimaux Centraux, à l'Est de la Pointe Pierce ; ils occupent les pourtours du Golfe Coronation, la Terre de Victoria, la Terre du Roi Guillaume, les rivages de la mer de la Reine Maud.

Ce sont probablement les plus primitifs de tous les Esquimaux et les derniers connus.

II. Historique de l'Evangélisation.

1. Evangélisation des Esquimaux de l'Ouest.

Le premier contact des Esquimaux de l'Ouest avec le missionnaire catholique eut lieu en 1860, lorsque le R. P. GROLLIER baptisa, dans le Delta du Mackenzie, 65 Indiens Loucheux et 4 Esquimaux, et opéra la réconciliation des deux races devant la croix qu'il avait élevée (1).

A sa suite, plusieurs missionnaires, notamment les RR. PP. SÉGUIN et PETITOT entrèrent en contact avec ces Esquimaux à différentes reprises jusqu'en 1890. Le R. P. PETITOT fit trois voyages de 1865-1867, jusqu'à l'embouchure de la Rivière Anderson, — 68°-30 de latitude. Quelques années après, ce linguiste émérite publia un dictionnaire Français-Esquimau encore en grand usage parmi nous.

Le vénéré Mgr GROUARD était parmi ces Esquimaux en 1890, lorsqu'il fut promu à l'épiscopat.

Après lui, de 1890-1897, le R. P. Camille LEFEBVRE leur fut attribué. Il fit deux voyages apostoliques à l'île Richard et trois à l'île Herschel, tandis que son compa-

---

(1) C'était exactement le 14 septembre 1860, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. (Voir le récit détaillé *Ortolan*, IV, 280.)

gnon, le R. P. Constant Giroux, fit deux voyages à l'île Herschel.

Les tribus esquimaudes qui habitaient primitivement ces régions se montrèrent d'une grande méchanceté et absolument réfractaires à l'enseignement catholique. Une réflexion d'un Esquimau Natavel au R. P. Lefebvre semble en avoir bien résumé les causes :

« Pourquoi prendre la religion des Blancs ? ils sont pires que nous. »

Le fait est que les Blancs, qui venaient alors faire la chasse à la baleine en ces régions, recrutés plus ou moins de force dans tous les ports du monde, ont plutôt été d'un triste exemple pour les pauvres païens.

Le R. P. Lefebvre fut repris par ses supérieurs, qui l'envoyèrent en 1897 vers les mineurs qui affluaient et se bousculaient aux mines d'or du Klondike.

Depuis, les populations primitives, à qui il eut affaire, ont presque entièrement disparu, décimées par les maladies engendrées par leurs vices ; elles ont été remplacées par le groupe actuel, venu surtout de l'Alaska et qui est plutôt un groupe de métis. Ceux-ci sont en grande majorité protestants.

Nous avons recommencé à travailler en ces régions depuis un peu plus de 10 ans. En 1923, je fus envoyé moi-même pour explorer et choisir un terrain. L'année suivante, on fondait à Aklavik une Mission, dont les œuvres se sont bien développées. On y a bâti une école-orphelinat, qui comptait l'été dernier 70 élèves dont 16 Esquimaux et un hôpital de 25 à 30 lits.

Cependant, malgré ces développements, les Esquimaux du Delta restent réfractaires à la religion catholique. Sans nous être hostiles, et même en nous appréciant et en nous aidant à l'occasion, ils sont et semblent vouloir rester protestants. Aussi nos efforts d'apostolat se portent-ils de préférence vers nos Esquimaux de l'Est.

En 1928, nous voulions nous rendre à l'embouchure de la Coppermine, à 800 milles environ à l'Est du Mackenzie ; le hasard des tempêtes nous obligea à rester à mi-chemin pour ne pas faire naufrage.

Ce fut l'occasion de la fondation de la mission de Notre-Dame de Lourdes à Letty Harbour. Je la mentionne ici, parce qu'elle se trouve encore dans le territoire de nos Esquimaux de l'Ouest.

J'y restai un an avec le R. P. BINAMÉ, un Belge ; nous y fûmes remplacés l'année suivante par le R. P. GRIFFIN, un enfant de New-York, qui eut le bonheur d'y obtenir un certain nombre de conversions.

Cette Mission occupe en ce moment deux Pères et deux Frères. Cette année même on refait la bâtisse et on transporte la Maison à quelque distance, vers un lieu plus favorable pour la pêche et la chasse.

2. Evangélisation des Esquimaux du Cuivre.

A. Débuts.

Ce sont probablement les plus primitifs et les derniers connus de tous les Esquimaux. On les ignorait presque complètement et on croyait leur pays inaccessible et inhabitable jusqu'au début du siècle.

C'est surtout l'explorateur Stefanson, de renommée universelle, qui les a fait connaître vers 1908.

Comment ce petit peuple avait-il pu subsister ? Il était coupé du reste du monde, sans aucune sorte de commerce avec les autres tribus indiennes ou esquimaudes, dans le pays le plus désolé qui soit au monde, sans bois pour se chauffer ou construire des abris, sans baleines pour assurer la provision d'huile indispensable à tous les membres de la grande famille esquimaude, sans aucun des articles de notre civilisation qui semblent les plus nécessaires : allumettes, thé, tabac, vêtements de laine, de toile ou de coton, etc.

Il y a là de quoi piquer la curiosité et émerveiller l'imagination sur les ressources inventives de l'esprit humain.

La grande fortune de ce petit peuple a été de trouver dans son pays en abondance relative du cuivre naturel, qu'ils n'avaient qu'à ramasser et à marteler avec des roches pour en tirer tous les instruments de chasse ou

de pêche, dont ils pouvaient avoir besoin : couteaux, pointes de flèches, harpons, hameçons, etc.

Grâce donc à ce cuivre, ils étaient en mesure de se procurer de la viande ou du poisson pour se nourrir, des peaux pour se couvrir, de la graisse de phoque pour s'éclairer dans leurs iglous.

Pour le reste, ils n'étaient point difficiles.

N'ayant point d'autre combustible que l'huile de phoque, ils se contentaient de s'éclairer et de faire fondre un peu de neige pour leurs besoins, à l'aide de leurs petites lampes de pierre ; ils mangeaient leurs aliments crus en tous temps et gelés en hiver, ce qu'ils font d'ailleurs encore ordinairement.

Dès que l'existence de ce petit peuple fut révélée au reste du monde, un certain nombre d'aventuriers se rendit dans le pays pour faire du commerce, chasser, ou simplement pour l'amour du risque. Les missionnaires naturellement ne restèrent pas en arrière.

Dès 1911, l'un des nôtres, le R. P. Rouvière, alla rencontrer les Esquimaux dans les steppes, au Nord du Grand Lac d'Ours.

L'année suivante, on lui adjoignit un compagnon, le R. P. Le Roux, et l'on décida la fondation d'une Mission à l'embouchure de la Rivière Coppermine.

Pour s'y rendre, on crut que la meilleure voie serait celle de terre par le Nord du Grand Lac d'Ours. La Mer arctique ayant une sinistre renommée et n'étant pas encore suffisamment connue jusque-là, on aurait cru téméraire de se risquer sur l'Océan glacial.

Ce premier essai d'apostolat se termina d'une façon tragique.

Partis, vers la fin de l'été 1913, du Grand Lac d'Ours avec une bande considérable d'Esquimaux à destination de la Rivière Coppermine, les deux vaillants missionnaires furent odieusement et cruellement massacrés à une quinzaine de milles d'un rapide infranchissable, qu'on appelle « les Chutes du sang », en anglais Bloody Falls. Arrivés à l'embouchure de la Coppermine, le malheur avait voulu que les Esquimaux se trouvassent absolument sans vivres et sans chance apparente de s'en

procurer. Dans cette éventualité, comme dans tous les événements un peu importants de leur vie, les Esquimaux consultèrent les sorciers. Ceux-ci persuadèrent les missionnaires de retourner sur leurs pas, quittes à revenir plus tard, lorsque l'abondance serait retrouvée.

Tandis que les missionnaires s'en retournaient péniblement dans la neige vers le Grand Lac d'Ours, deux Esquimaux les suivirent et les rattrapèrent quelques jours après. Ils les aidèrent d'abord à faire avancer leurs traîneaux, puis finalement se trouvant dans une circonstance favorable, ils les massacrèrent sans pitié. Le Père Le Roux fut abattu d'un coup de couteau dans le dos, le P. Rouvière d'un coup de carabine dans les reins, de sa propre carabine que les Esquimaux avaient saisie sur son traîneau. Puis, se précipitant sur leurs victimes, les Esquimaux coupèrent les pieds et les mains à coups de hache et, ouvrant les entrailles, en arrachèrent le foie, qu'ils dévorèrent immédiatement.

B. Deuxième phase, de 1915 à 1926.

Les Pères Rouvière et Le Roux n'ayant plus donné de leurs nouvelles, et pour cause, Mgr Breynat fit appel au gouvernement canadien pour organiser des recherches. Dans ce but, en 1915, une patrouille de police fut envoyée à travers les steppes. Le R. P. Frapsauce l'accompagna jusqu'à un lac, que les Esquimaux appellent Immernik, et les cartographes Lac Rouvière, en souvenir du premier missionnaire. Après de longues recherches, la police canadienne finit par découvrir les meurtriers, Sinnisiak et Olouksak, les arrêta et les amena à Edmonton pour y être jugés.

Le verdict fut une sentence de mort, puis, à la demande de Mgr Breynat, d'emprisonnement perpétuel et finalement, après deux années de prison, ils furent renvoyés libres dans leur pays sous la haute surveillance de la police.

Durant les années suivantes le R. P. Frapsauce retourna encore parmi les Esquimaux. Il alla même jusqu'à l'Océan arctique et rentra ainsi largement en

contact avec eux et apprit les rudiments de leur langue ; en 1918, il fut même assez heureux pour décider toute une famille à le suivre dans le Sud, jusqu'à la mission du Fort Résolution, où elle resta une année complète à s'instruire elle-même et à enseigner la langue aux missionnaires.

En 1919, il repartit avec cette famille et un Frère convers, F. Benoît MEYER, pour rouvrir définitivement la mission de Notre-Dame du Rosaire. Il se fixa au Nord du Grand Lac d'Ours, à la limite des bois, où les Esquimaux prirent l'habitude de venir en nombre pour faire des échanges.

De là, il rayonnait dans les steppes, se familiarisant avec les indigènes et s'en faisant accepter.

En 1920, je fus désigné à mon tour pour aller le rejoindre ; mais à mon arrivée un nouveau deuil avait frappé l'œuvre naissante : celui qui devait être mon supérieur et mon guide avait disparu accidentellement à travers la glace du Grand Lac d'Ours.

Il fallait donc tout recommencer et je restais dans ce poste pendant six années consécutives, la première en compagnie du dévoué Fr. MEYER et les cinq autres absolument seul avec les indigènes.

Durant cette période, je fis quelques baptêmes ; mais cependant la christianisation de ces peuplades avança assez peu et ne pouvait guère avancer au fait ; ceux qui m'étaient échus étaient ceux-là mêmes qui avaient massacré les premiers missionnaires, ou leurs complices. Leurs mœurs étaient des plus frustes et on les savait très prompts à la colère et au meurtre.

C'est pourquoi mes supérieurs, tout en me maintenant parmi eux, me recommandaient la plus extrême prudence et ne me permettaient pas de voyager seul avec eux dans les steppes, durant les premières années.

Il s'agissait en somme d'apprendre la langue, de m'acclimater et de me faire accepter. Peu à peu, on me permit de me risquer davantage.

En 1923, je fis un long séjour dans les steppes de trois mois consécutifs. Le raconter, c'est raconter tous les voyages du même genre.

Je partis à la fin du mois d'août avec une bande de 75 Esquimaux. C'était l'été, donc pas de neige encore sur la terre ; par conséquent, pas moyen de se servir des traîneaux. Il fallait transporter tout notre bagage sur notre dos ou celui des chiens, transformés en bêtes de somme ; naturellement on réduisit les bagages aux objets de première nécessité.

Je partis donc emportant ma chapelle, mon fusil, mes couvertures ; c'était bien tout ce que je pouvais porter à longueur de journée. Les Esquimaux, hommes, femmes et enfants avaient chacun leur part aussi.

Nous marchions à l'aventure dans le désert. Signalait-on des caribous, les chasseurs leur couraient sus ; s'ils tuaient, on s'arrêtait le temps de manger les victimes et on reprenait la marche ensuite, jour après jour, mois après mois. En ces randonnées, je faisais connaissance avec les uns et les autres et notais des expressions de langage ou des traits de mœurs. Je faisais accepter parfois un point ou un autre de la doctrine ou de la morale.

Ils en vinrent, en somme, à me garder assez facilement et à me traiter même comme un personnage important. Parfois, cependant, je me trouvais dans des impasses, qui auraient pu devenir tragiques.

On me signifia un jour de m'en aller. Restant aussi calme que possible, je répondis que je n'en ferais rien, que déjà ils en avaient tué deux pareils à moi, que s'ils me réservaient le même sort, ils auraient à le faire dans leur propre camp. Le bon Dieu permit que cette remarque leur en imposât quelque peu et ils me gardèrent.

Une autre fois, ils me dirent qu'ils étaient tous bons et que je n'avais rien à craindre d'eux ; mais que je ne devais pas dépasser le Lac Rouvière, car alors je trouverais des mauvais Esquimaux qui fixeraient mon sort. En guise de conclusion, ils ajoutaient : « Cela ne te ferait-il rien, si on mettait un couteau là entre tes côtes ? »

Je répondis en souriant, aussi candidement que possible, que cela ne me ferait pas grand'chose et que sûrement avec le temps je dépasserais Immernik, le lac Rouvière.

Je passe sous silence les détails de la cuisine et de la

vie familiale de mes compagnons. Mes plus grandes difficultés venaient de la part des sorciers, surtout en temps de maladie, ou lorsque quelqu'un venait à mourir. Cependant au retour de ce voyage, j'avais acquis ma place au soleil esquimau, si l'on peut dire.

En 1926, je me rendis avec une famille fidèle, sur les bords de l'Océan arctique ; cette fois, je voyageais avec les traîneaux à chiens. J'explorai alors l'embouchure de la Coppermine, le cap Krusenstern, Tree River et toute la Côte comprise entre ces deux points.

Durant l'été de la même année, je pris place, à Herschel, sur un steamer de la Compagnie de la Baie d'Hudson, le Bay Chimo, un brise-glace, qui venait en ces régions pour la seconde fois.

A bord de ce navire, je vis toute la Côte, abordant aux points les plus notables : Shingle Point, Baillie Island, Tree River, Kent Peninsula, Cambridge Bay sur la Côte Sud-Est de la grande Terre de Victoria, Prince Albert Sound sur la Côte Ouest de la même île.

Le résultat de ces explorations fut de décider un établissement direct sur l'Océan, et l'on choisit l'embouchure de la Coppermine, visée d'ailleurs depuis toujours, comme le centre le mieux approprié pour une résidence et le mieux fourni en vivres.

C. Troisième phase. A partir de 1927.

La fondation de Coppermine était donc décidée ; mais il y a loin de la coupe aux lèvres, la réalisation se fit encore attendre.

L'année 1927 faillit même être fatale à l'évangélisation des Esquimaux. On ne pouvait pas me donner de compagnon et même un des nôtres, le R. P. Duport, qui occupait un des postes les plus importants du Vicariat, étant venu à mourir presque subitement, on dut me désigner pour prendre sa place au Fort Résolution.

En 1928, on me donna deux compagnons, le Rév. Père Binamé et le Fr. Beckschaefer pour essayer enfin de faire cette fondation esquimaude... Les difficultés se multi-

plièrent alors de telle sorte qu'on aurait pu croire tout compromis et cependant nous aboutîmes à une fondation.

D'abord pendant que nous descendions le Mackenzie, une sorte de peste s'abattit sur tout le pays et n'épargna presque personne : Indiens et Esquimaux moururent en grand nombre, les missionnaires furent presque tous malades, mais aucun ne mourut. Ceci fit douter de l'opportunité de la fondation.

Ensuite les ministres protestants, qui nous considéraient comme des intrus, mirent tout en œuvre pour nous arrêter.

Ils firent pression sur le Gouvernement canadien pour nous faire défendre d'aller chez les Esquimaux. Le Gouvernement ne pouvait et ne voulait rien faire contre nous ; mais un scribe quelconque eut l'audace d'envoyer à Mgr Breynat un télégramme prétendant lui défendre de faire de nouvelles fondations sans l'agrément du gouvernement.

Mgr Breynat lui répondit succinctement de s'occuper de ses affaires et passa outre à l'injonction. Et depuis on n'a jamais pu avoir le fin mot de ce bluff.

Ils s'adressèrent alors à la puissante Compagnie de la Baie d'Hudson et là, malheureusement, ils trouvèrent une oreille attentive.

A la demande de Mgr Breynat de nous prendre comme passagers sur leur bateau, avec nos provisions pour un an, jusqu'à la Coppermine, on répondit par un refus net qu'on couvrit d'un gros mensonge :

L'honorable Compagnie n'allait pas et ne voulait pas aller à la Coppermine, où elle n'avait pas de poste. Cependant à ce voyage même l'honorable Compagnie alla à la Coppermine, y fonda un poste et, de plus, y conduisit et établit un ministre protestant !

Mgr Breynat avisa alors un vieux bateau, à terre sur le rivage de Herschel, en fit l'acquisition, le gréa et nous dit de tendre la voile vers la Coppermine. Ce que fut ce voyage serait trop long à raconter.

Après avoir couru de sérieux dangers, nous décidâmes de nous arrêter à mi-chemin à Letty Harbour, où nous

arrivâmes le 15 août et où nous construisîmes la maison que nous destinions à la Coppermine.

Nous passâmes là un hiver assez dur ; mais la population s'y montra si bienveillante que, l'année suivante, on décida d'y maintenir la mission dont j'ai déjà parlé. (Page 47.)

Ce n'est qu'en 1929 seulement, que je pus arriver enfin à la Coppermine avec le Fr. Bérens.

Nous nous établîmes là, malgré l'opposition ; mais les Esquimaux, qui nous étaient auparavant sympathiques avaient été fortement prévenus contre nous et les conversions s'y sont faites avec difficulté.

En 1930, je reçus un sérieux renfort dans la personne du R. P. Delalande, qui est sur la brèche depuis lors et semble devoir être le convertisseur de cette population.

En 1931, lorsque je fus rappelé pour recevoir la consécration épiscopale, nous comptions une vingtaine d'Esquimaux dans le cimetière catholique, car l'épidémie était passée par là, et un nombre égal de catholiques vivants.

Depuis lors, le R. P. Delalande et ses compagnons successifs, les PP. Trocellier, Jean L'Helgouac'h, Buliard, ont continué à travailler ferme et à suivre les Esquimaux dans leurs randonnées. Même l'an dernier, le P. Delalande s'est enfoncé dans les steppes avec eux pendant plus de six mois consécutifs, vivant de leur vie, sans pain, sans cuisine, sans confort, tour à tour dans la tente ou dans la maison de neige.

Chaque année, ils ont eu le bonheur d'augmenter leur petit troupeau de fidèles.

Actuellement, il semble qu'un mouvement sérieux de conversion soit commencé. En effet, à la fin de juillet dernier, Mgr Breynat s'est rendu en avion à la Coppermine avec le T. R. P. Labouré, Supérieur général. Le Révérendissime Père Général a eu alors le bonheur de baptiser sept catéchumènes et bénit trois mariages, tandis que Mgr Breynat administra la confirmation à sept confirmands.

Et quelques semaines après, le P. Delalande m'annonçait encore le baptême de deux enfants et l'inscription de sept nouveaux catéchumènes.

A la fin du mois d'août, le bateau des Missions, le « Notre-Dame de Lourdes », un magnifique schooner de 35 tonnes, dont l'achat a été soldé par moitié par le Souverain Pontife, est arrivé à la Coppermine apportant les provisions annuelles et est parti ensuite pour Burnside River, au fond de Bathurst Inlet, à 600 kilomètres environ à l'est de la Coppermine, où le R. P. DELALANDE est allé pour ouvrir une nouvelle Mission, sous le patronage de Notre-Dame de Sion.

Le Notre-Dame de Lourdes est revenu depuis à son port d'attache de Letty Harbour ; mais le cher Père DELALANDE est resté à Burnside River et il va rester seul pendant tout l'hiver, sans compagnon et sans courrier. Oh ! l'isolement du missionnaire arctique, qui en comprendra l'étendue et la valeur du sacrifice ?

Espérons et prions, et le salut viendra enfin aux plus déshérités de la terre.

III. Autres notes brèves.

1. La langue esquimaude.

Elle est très difficile, compliquée et variée.

Elle est toute en verbes, sc. que presque tous les mots sont ou peuvent devenir des verbes.

Dans les verbes esquimaux, on exprime le nombre des sujets, singulier, duel ou pluriel aux trois personnes ; on exprime également le nombre de compléments directs aux trois personnes. Donc, de ce fait, voici une complication notablement supérieure à celle des verbes grecs.

Ce qui tiendrait lieu de nos conjonctions et de nos temps se trouve exprimé dans le mode du verbe, ce qui nous donne des mots longs comme une phrase.

On répète, à mon avis, un peu trop facilement que la langue esquimaude, parlée depuis le Labrador et le Groenland jusqu'aux Côtes de l'Alaska est la même langue. Il n'y aurait que des différences de dialectes entre les différents groupes esquimaux, séparés et sans contact depuis des siècles.

Sans doute, il y a un fond de mots et de règles identiques,

une sorte de génie commun ; mais il me semble qu'il y a autant de différences entre le langage de nos Esquimaux de l'Ouest et celui de nos Esquimaux du Cuivre ou celui des autres groupes importants qu'il y en a entre les langues dites saxonnes ou latines. Le fond est commun, mais les individus des groupes différents sont loin de se comprendre au premier contact. Nos Esquimaux de l'Ouest professent, à l'égard de leurs frères de Coppermine, un superbe dédain et ils considèrent leur langue comme barbare.

Les Esquimaux du groupe de l'Ouest savent, pour la plupart, écrire et lire leur langue avec l'alphabet anglais. Jamais, pour autant que je sache, on n'a essayé d'introduire chez eux l'écriture syllabique, employée avec avantage parmi toutes les tribus indiennes et parmi les Esquimaux du Vicariat de la Baie d'Hudson. Les Esquimaux du Cuivre ne savent pas, pour la plupart, écrire ni lire, ni avec l'alphabet anglais, ni avec l'écriture syllabique. Il semble qu'on pourra, sans trop de difficulté, les amener à employer l'écriture syllabique.

2. *Mœurs.*

Les mœurs n'atteignent pas un très haut niveau ni parmi les Esquimaux de l'Ouest, ni parmi ceux du Cuivre.

Les premiers, bien que plus cultivés et possédant un certain vernis de christianisation protestante, ont ajouté à leurs vices indigènes ceux des Blancs qu'ils ont fréquentés, surtout l'usage des liqueurs fortes.

L'alcoolisme et l'immoralité qui s'ensuit est la plaie de cette population ; aussi voit-on trop fréquemment parmi eux des scènes fort regrettables et aussi quelques cas de folie furieuse.

Il y a quelques années, lorsque les fourrures se vendaient bien, ce groupe a atteint un état de prospérité enviable, si l'on entend par prospérité la circulation de la monnaie courante. Ils possédaient alors nombre de schooners, qu'ils allaient remplir chaque année à l'île Herschel de provisions troquées contre leurs renards

blancs. Ils n'économisèrent rien et, loin d'être portés à économiser, ils furent poussés inconsidérément par les compagnies marchandes à contracter des dettes, même très considérables.

Les mauvaises années venues, ils ne purent pas payer, ils virent leurs schooners saisis et maintenant ils se trouvent dans une grande misère.

Les Esquimaux du Cuivre, beaucoup plus primitifs, avaient des mœurs qu'on disait, par euphémisme, amorales.

Parmi eux, l'échange, vente ou prêt temporaire des femmes était chose courante. Même maintenant, si ce trafic ne se fait plus aussi crûment, il sévit encore avec intensité.

Le meurtre était commun et encore maintenant il y a des cas presque chaque année — je ne parle pas ici des infanticides ou abandons d'enfants — presque tous les parents en sont coupables ; mais de meurtres commis entre adultes par vengeance ou envie, ou sous le coup de la colère.

La guerre, au sens où nous l'entendons, entre tribus ou groupements un peu considérables n'existait pas. Cependant les rivalités de famille ont conduit souvent des Esquimaux à des meurtres d'individus et ensuite à des vendettas entre familles.

A l'égard des Indiens, les vendettas étaient séculaires ; même encore maintenant, bien que les relations soient devenues beaucoup plus fréquentes et cordiales, il n'y a point d'amitié perdue ni d'un bord ni de l'autre.

Le rapide des Chutes du sang, à l'embouchure de la Coppermine, tire son nom d'un grand massacre d'Esquimaux fait par les Indiens qui accompagnaient Samuel Hearne dans son exploitation de 1776. Le massacre fut si général qu'on crut, pendant longtemps, les Esquimaux disparus de cette région.

Encore, de temps à autre, on raconte des frictions entre les deux races :

Il y a une douzaine d'années un Esquimau tira et blessa deux Indiens Montagnais, non loin de notre mission du Fond du Lac sur le Lac Athabaska.

Il y a neuf ans, un autre Esquimau me raconta, tout au long, comment il avait abattu trois Indiens sur cinq dans le Barren Land ; il fit même avec moi un voyage d'une centaine de milles pour s'accuser de la chose au sergent de Police de Tree River. Mais que la chose fût vraie ou un simple rêve, on n'en a jamais eu de preuves et cet Esquimau, encore vivant, se ferait hacher pour soutenir son dire.

3. *Habitation.*

a) Chez les Esquimaux de l'Ouest.

Comme ils ont toujours été plus fortunés, les Esquimaux de l'Ouest sont naturellement mieux établis que ceux du Cuivre ; ils connaissent depuis longtemps l'usage des tentes de toile et des maisons de bois.

Comme les Esquimaux de l'Alaska, ils se construisent des cabanes ou des cadres de cabanes avec tous les débris de bois ou d'épaves, charriés par l'Océan ou par le grand fleuve Mackenzie.

Leurs maisons consistent en un rez-de-chaussée, précédé d'un porche plus ou moins long. Les constructions sont basses, faites à leur taille, généralement petite. Elles sont entourées et couvertes d'un épais mur de terre, auquel s'ajoute toute la neige de l'hiver.

En voyage, en hiver, ils se construisent temporairement des iglous ou maisons de neige ; mais ils ne savent pas ou ne peuvent pas finir leurs iglous. En effet, après avoir établi et superposé en rond leurs moellons de neige, ils ne finissent pas la voûte. Ils se contentent de jeter par-dessous un morceau de toile de tente. En général, les Blancs eux-mêmes qui voyagent par leurs propres moyens en ces régions ne font pas plus. Mais c'est un gros défaut, car les maisons ainsi construites sont fort froides.

b) Chez les Esquimaux du Cuivre.

Depuis quelques années qu'ils commencent à faire un peu de commerce, quelques-uns sont en mesure de se

procurer des tentes de toile pour l'été ; les autres continuent à se servir de tentes en peaux de caribou encore recouvertes de leur toison.

En hiver, ils se servent exclusivement d'iglous, c'est-à-dire de maisons dans la construction desquelles n'entre absolument aucune autre matière que la neige.

J'insiste sur ce détail, parce que dernièrement encore, j'ai vu un rapport fait par un informateur un peu superficiel et dans lequel il était dit :

« Les Esquimaux ne se construisent pas vraiment des maisons en neige, mais à l'entour de leur cabane de bois ils plaquent des blocs de neige, c'est ce qu'on appelle des iglous. »

C'est vraiment le temps de rappeler que personne ne doit jamais généraliser ses observations personnelles sur un point donné, sous peine de dire des sottises, ou de nuire aux observations d'autrui.

Certes, cette observation est peut-être vraie, elle est même probablement absolument vraie pour les Esquimaux de l'Alaska, puisque j'ai observé la même chose parmi nos Esquimaux de l'Ouest, originaires, eux aussi, de l'Alaska.

Mais elle est fausse, absolument fausse pour des milliers d'Esquimaux qui vivent chez nous à l'Est de Pierce Point et aussi, je suppose, dans le Vicariat apostolique de la Baie d'Hudson.

Décrire une construction, c'est les décrire toutes.

L'Esquimau commence par s'assurer avec son grand coutelas de la consistance de la neige, puis il décrit une circonférence de la grandeur de la maison projetée. — Dans la première moitié de la circonférence il ouvre à grands coups de couteau, sa carrière de blocs de neige. — Ces blocs dépassent souvent un mètre de longueur et ont une épaisseur de trente à quarante centimètres ; ils sont tous taillés en biseau. C'est même une merveille de voir l'habileté innée de ces tailleurs de neige, qui frappent du couteau toujours juste sans jamais reprendre la taille.

Lorsque les blocs sont en nombre suffisant, ils les disposent en rond. La première rangée finie, ils en

superposent une seconde et comme tous les blocs sont coupés en biseau naturellement la seconde rangée rentre vers l'intérieur et ainsi de suite jusqu'à ce que la maison se termine en forme de butte de four. Un dernier bloc, plus gros et découpé spécialement est placé en clef de voûte et termine la construction.

Une ouverture carrée de cinquante centimètres de haut environ sert de porte et, au-dessus, un bloc de neige est remplacé par un bloc de glace vive, qui sert de fenêtre. En avant de la porte, ils construisent un porche plus ou moins long, en forme de serpent pour arrêter le vent et les bourrasques de neige.

En entrant dans l'iglou, on constate que la première partie de la circonférence, celle qui a servi de carrière, se trouve à un niveau plus bas. C'est cette partie de l'iglou qui sert de cuisine et de hangar à provisions. D'un côté de la porte, on établit la lampe à huile de phoque, qui sert à éclairer la maison et à fondre un peu de neige pour le thé ; de l'autre s'entassent la viande, le poisson, la graisse, etc.

L'autre moitié de l'iglou sert de chambre à coucher. Sur la neige bien nivelée, on étend des peaux de phoques, qui sont imperméables, puis des peaux de caribous avec leur toison, lesquelles sont chaudes, puis finalement le « krépik », ou sac de peaux de caribous retournées.

Le plat de résistance de la cuisine consiste en viande de phoque ou de caribou crue et gelée ou en poisson, à la même sauce. On arrose maintenant ordinairement le repas d'une tasse de thé ; on y ajoute parfois une sorte de galette, faite de pâte cuite dans la poêle à frire au-dessus de la lampe à huile.

Dans ces maisons, il n'est point question de feu, d'abord parce qu'il n'y a pas de combustible et ensuite existât-il, il serait plutôt nuisible. En effet, de toute nécessité, il ne faut pas élever la température au degré de la glace fondante, ce serait désastreux pour la maison.

Depuis quelques années, les marchands ont introduit des réchauds à pétrole à faible capacité, qu'on appelle *Primus stoves* et qui transforment la vie esquimaude.

Grâce à eux, on peut faire du thé avec une rapidité relative et faire cuire un peu les aliments.

Cependant cette amélioration n'a pas été sans nuire à l'architecture des iglous. J'ai observé que plusieurs esquimaux font, depuis, leurs maisons plus hautes et plus coniques. J'en ai vu aussi quelques-uns qui ont voulu se risquer à introduire des poëles à bois, qu'ils bourraient de toutes sortes de débris. L'effet était déplorable et ce n'est pas une pratique à encourager.

L'iglou froid et sec semble être la condition du maintien de la santé de nos Esquimaux.

† FALLAIZE, *év. tit. de Thmuis,*
coadjuteur du Vic. apost. du Mackenzie.

Goldfields « Aux Mines d'Or du Lac Athabaska »

Une ère nouvelle.

Mission de la Nativité Fort Chipewyan-Alberta.

Sur le rivage nord du Lac Athabaska, à 200 kilomètres environ à l'est de la mission historique de la *Nativité* (1), du Fort Chipewyan, une ère nouvelle a commencé. Les solitudes de ces régions, jusque-là inexplorées, viennent d'être brisées ; là où, hier encore, la nature indomptée restait le fief incontesté des derniers Indiens nomades de l'Amérique du Nord, et le domaine paisible des animaux sauvages, tels que l'élan, le caribou, le renard, le castor, le lynx, le vison et le rat musqué..., aujourd'hui, ces mêmes régions ont vu venir des blancs par centaines, les rochers vierges ont été dénudés,

(1) « Le R. P. Alexandre TACHÉ est le premier Missionnaire catholique qui ait visité le Lac Athabaska, à l'extrémité duquel se trouve la Mission de la Nativité. Il s'y rendit d'abord en 1847, y retourna en 1848, pour céder ensuite sa place au R. P. FARAUD, qui y est depuis 1849 », relatent les *Missions*, 1863, p. 171.